

paraissaient déjà deviner les drames de la vie qui se jouent derrière leurs sarcophages. Ils font sortir ceux-ci tantôt de scènes riantes, tantôt de bacchanales, symboles de la vie que ces marbres semblaient cacher à nos yeux. La mort n'était pour eux qu'un songe, comme la vie. Rappelons-nous la belle statue de la Nuit tenant dans les bras ses deux enfants adorables : le Sommeil et la Mort qui tout entiers à leurs tendresses, joignent les levres dans un baiser profond. C'est que les Grecs et plus tard les Romains ne croyaient point à la destruction lugubre de notre corps. Avec leur esprit primesautier, inconscient dans le vrai, ils continuaient à apporter des aliments aux ancêtres ensevelis. Euripide, Eschyle, Virgile, Ovide, Lucrèce, Ciceron, tous ces auteurs que nous admirons, admiraient à leur tour cette coutume belle et attendrissante.

Ce n'est qu'avec le temps qu'elle a changé de sens et pris la forme bâtarde de la nourriture des mânes.

Car à l'aurore de l'antiquité grecque, les produits qu'on apportait sur les tombeaux étaient destinés franchement au mort. On allait même jusqu'à creuser un trou pour que les aliments pussent lui parvenir.

Dans Eschyle, Oreste, suppliant son frère mort de lui être clément, dit :

"Si je vis, tu recevras de riches banquets, mais si je meurs, tu n'auras pas la part du repas dont les morts se nourrissent."

Iphigénie (Euripide) nous apprend avec son ingénuité que la suprême manière de réjouir les morts, c'est encore de verser sur leurs tombeaux le vin, le lait et le miel.

Morts de mysticisme superbes que ne comprendront que les hommes de science trente siècles plus tard !

En lisant les études sur l'entomologie des cadavres de nos jours, on croit entendre Lucien qui, avec son sens pratique, résume ainsi l'essence de la religion des morts :

"Un mort à qui l'on n'offre rien, est condamné à une "faim perpétuelle."

Les rites d'enterrement paraissaient indiquer à leur tour qu'on mettait au tombeau quelque

chose de "vivant." Achille sous la terre réclame sa captive Polixène. C'est un anachronisme inconscient jurant avec nos idées modernes qui fait qu'enous allons prier sur les tombeaux. Si tout est fini avec la mort, si le corps n'est plus qu'une masse inerte et si l'âme erre à travers les espaces, que signifie notre pèlerinage instinctif vers les cimetières ? Pourquoi allons-nous y porter nos tristesses, nos prières et nos douleurs ?

Le 1er novembre, disons nous, est le jour des morts. Et tout le long de l'Europe croyante, les vivants vont visiter les êtres qui leur furent jadis chers. Un instinct pieux et invincible y conduit même tous ceux qui se montrent rebelles aux coutumes et à la foi, visites touchantes et édifiantes qui lient d'une façon saisissante les générations passées à celles de nos jours. Affaiblie en ces derniers temps, cette coutume trouvera un appui dans le progrès de la science des tombeaux. C'est ainsi que le raisonnement viendra donner sa sanction sublime à notre aspiration instinctive qui puisera désormais sa vitalité dans les indications de la science de demain.

Elle ira peut-être plus loin.

En dérobant un jour l'éénigme des tombeaux, elle s'apercevra de quelle importance peut être l'intervention des vivants dans les drames intimes qui s'y jouent. Qui sait si les aliments mis dans les bières n'influent point sur l'évolution successive qu'y subit le corps humain ? Et alors renaîtra peut-être cette coutume touchante des anciens portant des offrandes aux êtres sous terre. Et on dira avec les philosophes de la Grèce que ceux qui sont sous terre ne se sont pas encore acquittés de l'existence... Pour les aider à accomplir leur évolution, nous irons sciemment apporter des secours à ceux "qui ne sont plus" dans les luttes qu'ils continuent en dehors des vivants.

Nos promenades aux cimetières auraient alors leur but humain et intelligent ! C'est ainsi que, ne pouvant plus rétablir la cité antique basée sur la religion des tombeaux, nous pourrions cependant faire renaître plusieurs de ses vertus.

*A suivre.*